

L'HERITAGE D'UN SOIR (5F, 3H) (80mn)

De Pascal Guillemaud

- Bernard** : Le gendre chiropracteur, mari de Monique (146)
- Christine** : Médecin généraliste, la fille qui a fait des études (138)
- Marie** : La fille mère (134)
- Mamie « chonchon »** : La grand-mère, l'instigatrice du weekend (98)
- Pierrot** : Le gendre facteur, mari de Christine (99)
- Monique** : Fleuriste, la fille baba cool (95)
- Clémentine** : La fille de Marie (78)
- Francis** : Le père de Clémentine (31)

L'histoire

Mamie « chonchon », une septuagénaire très à l'aise financièrement, a décidé d'inviter ses trois filles pour un weekend dans son chalet de Courchevel.

Christine, l'intellectuelle des trois filles, est venue avec son mari Pierrot, Monique la « baba cool » est venue avec son mari Bernard et Marie, la fille mère, avec sa fille Clémentine.

Si certains pensent que Mamie « chonchon » les a réunis pour parler de son héritage, d'autres savent l'exact but de cette réunion.

Tout le monde sortira-t-il indemne de ce weekend où les malentendus et les quiproquos vont se succéder.

ACTE 1

Le décor : Un décor de chalet de montagne, avec côté cour, un canapé et côté jardin un meuble bar / bibliothèque. Au centre de la pièce, une table avec des chaises. Une porte d'entrée, côté jardin, un couloir menant aux chambres en fond de scène et une porte donnant sur la cuisine côté cour.

(La pièce commence dans le noir)

(Mamie « chonchon », Marie et Clémentine arrivent par la porte d'entrée. Mamie et Marie portent des sacs de voyage et Clémentine, bonnet sur la tête, porte un sac et une paire de ski. Mamie se sert d'une canne pour marcher)

Marie : Attendez, ne bougez pas, je vais remettre le courant en route.

(Marie sort par le couloir menant aux chambres et on entend un grand bruit)

Marie : Et merde ! Il est où ce foutu disjoncteur. Ah, voilà.

(La lumière apparaît et on découvre Mamie et Clémentine. Mamie s'avance au centre de la pièce)

Mamie : Eh bien, tout a l'air en ordre. La femme de ménage a bien travaillé.

(Clémentine fait le tour de la pièce très rapidement)

Clémentine : Pas mal, le chalet ! Ça fait au moins quinze ans que je ne suis pas venu ici. C'est super cool, Mamie, de réunir tout le monde pour le weekend. Je ne vois pas souvent mes tantes et mes oncles, pourtant, je les aime bien. Bon, même si je dois avouer qu'oncle Bernard ne peut s'empêcher de taquiner tout le monde.

Mamie : C'est ça. Un vrai bout en train ton oncle Bernard.

(Entrée de Marie)

Marie : Bien, on va pouvoir s'installer tranquillement, en attendant le reste de la famille. Clémentine, tu ne laisseras pas trainer tes affaires, tu sais que ta tante Christine n'aime pas le désordre.

Clémentine : A vos ordres, général. Je vais visiter les chambres.

(Clémentine sort par le couloir)

Mamie : Elle est pleine de vie cette petite. C'est la préférée de mes petits-enfants.

Marie : Je t'en prie maman, ne dis pas ça. Si jamais mes sœurs t'entendent, ça va encore faire un scandale.

Mamie : Eh bien tant pis, c'est vrai, c'est ma préférée. Si à mon âge, je n'ai pas le droit de dire ce que je pense, mais où va-t-on ?

Marie : Très bien, c'est toi qui vois. Tu sais à quelle heure les frangines arrivent ?

Mamie : Christine ferme son cabinet vers 16 heures, ils devraient arriver vers 18 heures. Quant à Monique et Bernard, ils ne m'ont pas donné d'heure.

Marie : Bien. Tu n'as pas changé d'avis. On suit toujours ton idée ?

Mamie : Mais bien sûr, il faut régler ce problème qui nous tracasse depuis trop longtemps.

Marie : Tu es au courant que cela va s'en doute faire exploser toute cette belle petite famille ?

Mamie : Je crois que tout le monde a le droit de savoir.

Marie : Peut-être, mais je ne sais toujours pas comment je vais leur dire.

(Entrée de Clémentine sur la fin de la phrase de Marie)

Clémentine : Dire quoi, maman ?

Marie : Rien, rien, un secret que tu sauras bien en temps voulu.

Clémentine : Eh bien, puisque l'on est dans les révélations, moi aussi, j'ai quelque chose à vous annoncer.

Mamie : Allons-y, un peu de folie dans cette famille ne fera pas de mal. Qu'as-tu à nous dire ?

Clémentine : Je dirais cela quand tout le monde sera là, c'est une bombe !

Marie : Eh bien, ce weekend, ça va être Hiroshima !!

Clémentine : Mais non, en plus, je suis sûr que cela te fera plaisir, maman.

Marie : Bien, on verra ça.

Clémentine : Au fait, les cousins seront là ?

Mamie : Je ne pense pas. Christine m'a dit que Bastien passait le weekend en Angleterre pour travailler son anglais et Monique m'a dit que Ludovic était en stage du côté de Bordeaux et qu'il ne rentrerait pas pour le weekend.

Clémentine : Dommage, on aurait pu faire du ski ensemble. Bon je vais m'installer. Je prends la chambre que je veux ?

Mamie : Oh là, pas la chambre bleue ! La dernière fois que ton oncle Bernard est venu ici, il nous a fait toute une histoire car il adorait cette chambre.

Clémentine : Ok, pas la bleue. A tout à l'heure !

Mamie : Cette petite ne se doute pas que ce qu'elle va apprendre va complètement changer sa vie.

Marie : Et, je te le répète, par la même occasion, faire exploser la famille.

Mamie : Peu importe, je suis vieille et je veux que tout le monde sache. Tu as fait tout ce que je t'ai dit ?

Marie : Tout. De A à Z.

Mamie : Tu as le courrier ?

Marie : Oui, je te dis que c'est bon !

Mamie : Très bien. Allons-nous installer avant que toute la tribu arrive.

NOIR

(Mamie est installée sur le canapé, un livre à la main. On sonne à la porte)

Mamie : Voilà, voilà. J'arrive, je cours.

(Mamie ouvre la porte d'entrée et Christine entre avec sa doudoune et un petit sac à main. Elle embrasse Mamie et avance au milieu de la scène)

Christine : Bonjour maman. Toute cette neige, quel temps pourri !

Mamie : A Courchevel, au mois de février, ça paraît normal.

Christine : Peut-être, mais sur la route, c'est pénible.

(Mamie regarde par la porte d'entrée)

Mamie : Tu es venue seule ?

Christine : Mais non, Pierrot arrive. Vous êtes là depuis longtemps ?

Mamie : On vient de finir de s'installer. Pour un weekend, pas besoin d'amener beaucoup de choses.

Christine : Tout à fait. Moi, j'ai pris le strict minimum.

(Entrée de Pierrot, avec deux valises énormes, un gros sac à dos et un petit vanity. Il s'avance de deux mètres et s'écroule par terre sous le poids des valises)

Mamie : Eh bien, heureusement que l'on ne reste pas toute la semaine. Ça va Pierrot ?

(Pierrot se relève et va faire la bise à Mamie)

Pierrot : Ça va, ça va. Vous connaissez votre fille ? Toujours dans la démesure.

Christine : Tu travailles chez Chronopost et tu n'es pas foutu de porter correctement deux petites valises. Je me demande comment arrivent les colis chez tes clients ?

Pierrot : Toi et le beau-frère, tout un weekend dans le même chalet, ça promet. Ça va être à celui qui sort la meilleure vanne !

Christine : Désolée, je ne voulais pas te vexer. Je vais t'aider mon amour. On prend quelle chambre maman ?

Mamie : Il faut laisser la bleue à Bernard.

(Christine regarde tous les bagages et caresse la joue de Pierrot)

Christine : Ok. Je vais t'aider. A deux, ça sera plus facile. On y va Pierrot ?

Pierrot : C'est parti.

(Christine ramasse le petit vanity et sort par le couloir. Pierrot la regarde en secouant la tête)

Pierrot : Alors ça, pour une aide c'est une aide.

Mamie : Pauvre Pierrot !

(Pierrot ramasse tout et sort par le couloir. Mamie va s'asseoir sur le canapé. Clémentine entre par la porte de la cuisine avec un paquet de gâteau à la main)

Clémentine : J'ai entendu sonner. Quelqu'un est arrivé ?

Mamie : C'est ta tante Christine et ton oncle Pierrot.

Clémentine : Super. Ah, au fait, j'ai trouvé ces gâteaux dans le placard de la cuisine, je peux les manger ?

Mamie : Pas de soucis, ma petite. J'ai vu que la femme de ménage nous avait rempli le frigo et les placards. Elle est parfaite cette petite.

Clémentine : Je les aime bien moi, Christine et Pierrot. Je trouve qu'ils vont bien ensemble.

Mamie : Ah, tu trouves ? Ta tante fait cinquante heures par semaine, voire plus, avec son cabinet de médecine à la campagne, alors que Pierrot fait trois jours de grève dès qu'il fait une demi-heure de plus que ses trente-cinq heures. Vive les fonctionnaires.

Clémentine : Ne dis pas ça, Mamie « chonchon ». Je te rappelle que si je fais des études pour être professeur des écoles, c'est parce que Pierrot m'a donné le goût du service public !

Mamie : Ah ça, j'avoue, il est sans doute le meilleur syndicaliste de la poste, très convaincant ! Et ne m'appelle plus Mamie « chonchon », ce n'est plus de ton âge.

Clémentine : Ça fait 22 ans que je t'appelle comme ça, impossible de changer maintenant. Enfin moi Pierrot, je l'aime bien. Un peu comme un père.

Mamie : Tu ne crois pas aussi bien dire.

Clémentine : Pourquoi tu dis ça ?

(Mamie très embarrassée)

Mamie : Pour rien, pour rien, façon de parler.

(Entrée de Marie par le couloir des chambres)

Marie : Il me semble avoir reconnu la voix de Christine.

Clémentine : Exact maman, ils viennent d'arriver.

(Clémentine sort par la porte de la cuisine)

Mamie : Quelle galère, heureusement que tu es arrivée, j'ai failli faire une énorme gaffe !

Marie : Quoi ?

Mamie : J'ai failli dire à Clémentine que Pierrot était son père.

Marie : Mais enfin, c'est n'importe quoi ! *(Elle s'avance de deux pas)* Enfin peut être !

Mamie : Oui, enfin si ce n'est pas lui, c'est l'autre.

Marie : Maman, rien n'est sûr. Il ne faut pas donner d'espoir à Clémentine, cela fait plus de vingt ans qu'elle recherche qui est son père, alors il faut être sûr.

Mamie : Si tu ne t'étais pas saoulée le jour de votre soi-disant fête, on n'en serait pas là aujourd'hui !

Marie : Maman, je te l'ai déjà dit. Je ne me souviens de rien. On fêtait mes vingt-cinq ans, ici dans ce chalet, on était une vingtaine, autant de filles que de mecs. D'accord, j'avais trop bu !

Mamie : Enfin, tout ce que l'on sait, c'est que neuf mois plus tard, Clémentine était là.

Marie : Oui, ça c'est un fait, mais, on était tous complètement bourré. Je sais que j'ai couché avec un gars *(Elle se gratte la tête)*, voire deux, et puis plus rien.

Mamie : Elle était belle la jeunesse à cette époque !

Marie : Ok, c'est bon. Un petit écart de jeunesse.

(Mamie s'exprime en écartant ses jambes avec ses mains)

Mamie : Moi, je dirais plutôt un grand écart de jambes !

Marie : Maman, ne sois pas vulgaire. Bon, le problème c'est que le lendemain, je ne cessais de voir défiler les mêmes images dans ma tête.

Mamie : Oui, mais la veille, le défilé, ce n'était pas dans ta tête !

Marie : Maman ! Je voyais toujours les mêmes images. Je couchais avec Pierrot et après avec Bernard.

Mamie : Enfin, au moins, tu as le sens de la famille.

Marie : Je te rappelle qu'à cette époque Christine ne sortait pas encore avec Pierrot et que Monique et Bernard n'était ensemble que depuis une semaine.

Mamie : En tout cas à cette époque, l'ami Pierrot, il n'était pas contre faire des heures supplémentaires pour se taper la future belle-sœur.

Marie : Si cela se trouve le père de Clémentine, c'est l'un des deux.

(Mamie fait trois pas vers Marie)

Mamie : Comment ça, « si cela se trouve » ?

Marie : Oui, je t'ai dit que j'avais beaucoup bu, alors un, deux, ou...

Mamie : Ou quoi ?

Marie : Un, deux, ou trois, je ne sais plus moi !

(Mamie circule sur scène, en colère)

Mamie : Oh, nom d'un chien, bondiou de bondiou ! Mais, tu m'avais dit que tu ne te souvenais que de ces deux-là !

Marie : Oui, ça c'est vrai. Pendant quelque temps après cette soirée, chaque soir avant de m'endormir, les mêmes images me revenaient. Et je voyais Pierrot et Bernard m'embrasser, et personne d'autre !

Mamie : Donc, c'est forcément l'un des deux. Demain on saura.

Marie : Et Clémentine. Elle va penser quoi de moi. Pendant toutes ces années, je lui ai dit que son père n'était pas au courant que j'avais eu un enfant, car je voulais le garder pour moi. Mais je ne lui ai jamais dit que c'était un de ces oncles. Elle va me détester !

Mamie : Mais non, cette petite est très intelligente, elle comprendra. Bon, tout est prêt pour demain ?

Marie : Oui, j'ai tout fait comme tu as dit. A Noël dernier, j'ai récupéré des cheveux de Pierrot et Bernard sur leurs vestes, un peu de cheveux de Clémentine, et le tout est parti en Angleterre pour un test ADN. Et crois-moi, c'est dur. Cela fait un mois que j'ai cette lettre et je ne l'ai toujours pas ouverte.

Mamie : Plus qu'une journée à attendre. Demain, tout le monde sera au courant.

Marie : Je pense que notre famille ne résistera pas à un tel choc. Je te rappelle que je vois mes sœurs et mes beaux-frères régulièrement et que tout ça va exploser.

Mamie : Mais non, ma fille. Tout va bien se passer.

(Entrée de Christine sur la phrase de Mamie)

Christine : Qu'est ce qui va bien se passer ?

Mamie : Ce weekend. Ce weekend va bien se passer.

(Marie va embrasser Christine)

Marie : Comment va la frangine ?

Christine : Ça va, ça va. Oh, tu as une salle tête, toi. Un peu de surmenage en ce moment ? Tu as une tête d'alcoolique.

Marie : Non, ça va.

(Mamie s'avance sur le devant de la scène)

Mamie : Eh Bien, si vingt-trois ans après, il y a encore des signes, elle devait être sacrement bourrée.

Christine : Qu'est-ce que tu dis maman ?

Mamie : Rien. Je marmonne, à mon âge c'est fréquent !

(On sonne à la porte. Mamie va s'asseoir dans le canapé, Christine reste au centre de la pièce et Marie va ouvrir)

Mamie : Que la fête continue !

Marie : Ça doit être Monique, je vais ouvrir.

(Entrée de Bernard, costume cravate avec un parapluie canne à la main, il s'avance au centre de la pièce)

Bernard : Bonjour tout le monde. Je vois que l'on est les derniers.

Christine : Bonjour beau-frère. Comme d'habitude, je dirais.

Bernard : Ah, que veux-tu ? Tout le monde n'a pas la chance d'être planqué dans un petit cabinet de médecin campagnard.

Christine : Ah, parce que tu crois que ton cabinet, ou plutôt ta salle de torture où tu pratiques tes expériences, c'est mieux ?

Bernard : Je ne fais pas d'expérience, moi, je suis chiropracteur.

Christine : C'est bien ce que je dis. Un charlatan.

Bernard : Désolé de te contredire, belle-sœur, mais moi je soigne les gens, je leur supprime la douleur. Je ne les gave pas de médicaments qui cachent la douleur, mais ne la suppriment pas.

Mamie : Oh, les mouettes, on ne s'entend plus ici. Ou est Monique ?

(Bernard fait un « V » avec ses doigts)

Bernard : Votre fille ? Toujours à la traine. « Love and peace » un jour, « love and peace » toujours.

(Entrée de Monique, tenue « love and peace », bandeau sur la tête, avec trois sacs de voyage. Elle s'avance et s'écroule sur la table)

Bernard : Qu'est-ce que je disais, toujours à la traine.

Christine : Mais enfin, Bernard. Tu sais très bien que porter tous ces sacs, c'est mauvais pour le dos.

Mamie : L'hôpital qui se fout de la charité !

Bernard : Mais je sais. C'est pour cela que je ne les porte pas.

(Bernard se dirige vers Monique et la relève)

Bernard : Ca va chérie. Je t'avais dit de faire plusieurs voyages.

Monique : Cool, ça baigne, ça baigne. Salut les filles.

(Monique va embrasser sa mère)

Monique : Ca va maman ?

Mamie : Ça va, ça va. Ça ira encore mieux lorsque ces deux-là auront fini de se chamailler.

Bernard : Belle maman, on ne se chamaille pas. On exprime des points de vue différents, c'est tout.

Monique : Ah, ils étaient déjà en train de débattre de médecine traditionnelle et de médecine parallèle.

Bernard : Mais je ne fais pas de la médecine parallèle. Je vous rappelle que la sécu rembourse la chiropractie.

Christine : Tu parles, une fois par an, c'est pour dire comme c'est utile.

(Marie vient se mettre entre Christine et Bernard)

Marie : Ok, c'est bon. Tout le monde a raison. On ne commence pas comme ça, sinon le weekend va être très long.

Mamie : Bien. Je vais aller me reposer un peu, pendant que tout le monde s'installe. Ce soir, je vous invite au restaurant, comme ça on ne se casse pas la tête pour le repas. Dès que tout le monde est prêt, on y va.

(Mamie sort par le couloir. Marie va vers Monique)

Marie : Alors, frangine, tu n'as pas fermé ton magasin trop tard ce soir.

Monique : Oh, tu sais, le magasin de fleurs au mois de février ! A part la saint-valentin, le reste du mois, s'est calme.

Bernard : Mois, j'adore le mois de février ! C'est le mois où les femmes parlent le moins.

Marie : Ah bon ?

Bernard : Et oui, il n'y a que vingt-huit jours.

Marie : Tu as de la chance que maman est sortie, sinon tu allais te faire engueuler.

Bernard : Votre mère a l'air fatiguée. Sans doute pour cela qu'elle veut nous parler de son héritage.

Marie : Mais maman n'a pas dit que l'on parlerait de son héritage !

(Bernard son téléphone portable et lit un message)

Bernard : Désolé, mais son message d'invitation dis ceci mot pour mot :
« bla, bla bla, ah, à cette occasion nous parlerons de « l'héritage d'un soir »
Cela me paraît très clair.

Marie : Elle a écrit « l'héritage d'un soir », pas de « son héritage ».

Bernard : A son âge, on n'a plus toute sa tête. Elle a dû vouloir dire « nous
parlerons un soir de mon héritage »

Marie : Je te rappelle que tu parles de notre mère et qu'elle a tout juste
soixante-quinze ans.

Bernard : Oui, c'est ce que je dis, la date de péremption est atteinte.

Monique : Bernard, s'il te plaît !

Christine : Bref, on verra bien de quoi sera fait ce weekend. En attendant vous
devriez allez-vous installer. On vous a laissé la chambre bleue.

Bernard : Enfin, une bonne nouvelle. Commence à nous installer, j'arrive. Et je
t'en prie, ne prend pas tout à la fois. Fais plusieurs voyages !

Marie : Je vais te donner un coup de main. Les hommes sont d'une galanterie
dans le coin !

(Marie et Monique prennent les bagages et sortent par le couloir)

Christine : Eh bien, ton activité qui te sert de métier ne fonctionne pas bien que
tu attendes autant après l'héritage de ma mère ?

Bernard : N'importe quoi ! Moi, je ne suis pas à vingt-trois euros la visite.

Christine : C'est sûr. Vous les escrocs, vous ne vous contentez pas de vingt-trois
euros.

(Entrée de Pierrot, il vient serrer la main de Bernard)

Pierrot : Salut, beau-frère, ça va ?

Bernard : Holà, voilà Dany Boon. Alors tu es venu en vélo ou avec ta camionnette jaune.

(Pierrot va s'asseoir sur canapé en secouant la tête)

Pierrot : Merci Bernard, je vais bien. Je vois que tu es en forme. Le weekend va être long ! Je te rappelle que depuis deux ans, je ne suis plus facteur et que je suis passé chez Chronopost.

Bernard : Alors là, chapeau. S'il n'y a pas de l'évolution de carrière, là. Je m'incline.

Christine : Stop. Halte au feu. On fait une pause, sinon au n'aura plus rien à se dire du weekend.

Bernard : Très bien. Trêve. *(Bernard fait quelques pas)* Vous n'avez pas amené le futur Einstein ?

Christine : Et voilà, c'est déjà reparti ! Je suppose que tu parles notre fils Bastien ?

Bernard : Ah, tu vois que l'on se comprend.

Christine : Bastien est en Angleterre pour un perfectionnement de langue. C'est le dernier stage qui lui manque, ensuite il aura son diplôme d'interprète.

Bernard : Interprète, sacré métier.

Christine : Je te rappelle quand même qu'il parle couramment sept langues !

Bernard : Sept langues. Eh bien, s'il est au chômage, Pierrot pourra l'embaucher à la poste pour coller les timbres.

(Christine et Pierrot se regardent et secouent la tête. Marie entre par le couloir des chambres)

Marie : Je ne sais pas ce que vous avez amené, mais les valises pèsent un poids !

Bernard : J'ai juste pris quelques revues pour une spécialisation sur les os des chevilles.

Marie : Et tu laisses porter tout cela par Monique.

Bernard : Que veux-tu ? Dans notre couple, je suis la tête et elle les jambes, à chacun son rôle.

Marie : Tu es déroutant. Je vais boire quelque chose de frais.

(Marie sort par la porte de la cuisine)

Bernard : De quoi parlait-on déjà ?

Christine : Des enfants. Et vous, Ludovic ? Toujours prévu comme son père.

Bernard : Il est à Bordeaux pour le dernier stage de son cursus et ensuite il aura son diplôme de chiropracteur.

Christine : Escrocs de père en fils, sacrée lignée.

Bernard : Jalouse. Il suit les traces de son brillant père.

Pierrot : Et vu la lourdeur de son père, il ne risque pas de perdre sa trace.

Bernard : Holà ! Si la poste se met à faire de l'humour, moi je me retire. On va finir par l'appeler « Le Coluche » de la poste. Je vais voir si Monique a fini. A tout à l'heure.

(Bernard sort par le couloir des chambres)

Christine : Tu pourrais au moins l'envoyer bouler plus souvent. Il n'arrête pas de te vanner et toi, tu ne dis rien.

Pierrot : Ca me passe complètement au-dessus de la tête. Et puis, dans le fond, il n'est pas méchant Bernard.

Christine : Peut-être, mais il a toujours l'impression d'avoir raison. Bon, je vais finir de nous installer afin d'être prête pour le resto de ce soir.

(Christine sort par le couloir. Pierrot se lève du canapé pour aller voir les bouteilles sur le meuble bar. Marie revient de la cuisine)

Marie : Ah, ils t'ont abandonné ?

(Marie et pierrot reviennent au centre de la scène)

Pierrot : Ils sont épuisants tous les deux. Chacun veut avoir raison et il n'y a pas de limite !

Marie : Ils s'aiment bien quand même.

Pierrot : C'est ça le pire, c'est qu'ils s'apprécient, c'est comme un jeu ! Et toi, quoi de neuf ? Avec les potes, on ne te voit plus le dimanche matin pour le footing.

Marie : Oui, désolée en ce moment je suis un peu surchargée.

Pierrot : Pourtant, cela te ferait du bien !

(Marie fait deux pas en regardant ses fesses)

Marie : Ah, tu trouves que j'ai pris des fesses ?

Pierrot : Non, non, pas du tout. Tout est parfait. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

(Marie se baisse pour se toucher un genou et reste penchée)

Marie : En plus, avec les valises de Bernard, je viens de me buter un genou.
Aïe !

Pierrot : Qu'est-ce qui t'arrive ?

Marie : C'est le dos. Je crois que je suis coincée.

Pierrot : Mince, tu veux que j'appelle Bernard ?

Marie : Ah non, ça va encore me couter cinquante euros !

Pierrot : Ce n'est pas faux. Attends, je vais t'aider.

(Pierrot se place derrière Marie, lui passe les bras sous les bras et commence à la relever. Au même moment Mamie entre par le couloir, fait deux pas et s'arrête. Elle écoute un peu la conversation et se retire en marche arrière)

Pierrot : Tu appuies bien ton bassin contre moi. Voilà comme ça. Ça ne devrait pas te faire trop mal. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait cela, mais ça va bien se passer. Dès que tu te sens prête, tu me le dis. Tu penses à autre chose, je vais y aller d'un coup sec !

Marie : Tu es sûr de ton coup ?

Pierrot : Je l'ai fait une fois à Christine, elle a trouvé ça super, elle m'a dit que c'était le « pied ».

(Mamie sort horrifiée)

Marie : Bon, si tu le dis ?

Pierrot : Mais oui. Alors tu es prête ?

Marie : Ok.

(Pierrot relève Marie d'un coup sec contre lui)

Marie : Waouh ! Tu as appris à faire ça ou ? Je n'ai presque plus mal, merci.

Pierrot : J'ai un collègue qui se bloque régulièrement au boulot à force de porter des colis, et c'est ce qu'on fait pour le débloquer.

(Pierrot tient Marie dans ces bras pendant un instant en fermant les yeux)

Marie : Tu pourrais peut-être me lâcher maintenant.

(Pierrot s'écarte brusquement)

Pierrot : Oh, pardon. Désolé !

Marie : C'était si horrible que ça que tu t'écartes autant.

Pierrot : Ah non, pas du tout. *(Pierrot regarde autour de lui pour voir s'il n'y a personne)* Tu sais très bien que tu es ma belle-sœur préférée.

Marie : Justement. Tu te souviens le soir de mes vingt-cinq ans ?

Pierrot : Ah non, tu ne me reparles pas de cela. Je t'ai déjà dit que je ne me souviens de rien. Ce soir-là, j'ai pris la plus grosse cuite de ma vie.

Marie : Tu ne te rappelles vraiment de rien ?

Pierrot : Bon, peut être que j'ai fricoté un peu avec toi, mais c'était léger. J'étais jeune et pas encore avec Christine, je te rappelle.

Marie : Léger ! C'est toi qui le dis.

Pierrot : Un petit flirt lors d'une soirée anniversaire, c'est tout. Mince, tu étais mignonne à l'époque !

Marie : Pardon ?

Pierrot : Euh, je veux dire, que tu étais « déjà » mignonne à l'époque.

Marie : Moi, je pense que c'était un flirt, un petit peu plus poussé, si tu vois ce que je veux dire.

Pierrot : Comment ça ?

(Entrée de Monique, Mamie et Bernard. Mamie va s'asseoir sur le canapé)

Bernard : Nous voilà. Tout le monde est prêt ?

Mamie : Je me sens toute fatiguée d'un coup.

Monique : Eh bien, maman, tu n'as pas l'air très en forme !

(Mamie brandie sa canne vers Marie)

Mamie : Je me demande si je n'ai pas des hallucinations ! N'est-ce pas Marie ?

Pierrot : C'est vrai, vous êtes toute pâle, Mamie.

Bernard : Là je vous le dis, ça sent le sapin !

Christine : Tes clients doivent être pliés en deux avec tes blagues à deux balles.

Bernard : Je n'ai pas des clients, mais des patients.

Christine : Eh bien, avec des blagues pareilles, ça c'est sûr, ils sont patients.

Pierrot : Vous voulez que l'on annule le resto, Mamie ?

Mamie : Non, ça va allez.

Bernard : Oh là, Mamie pas de blague. Vous nous avez promis le restaurant ce soir, alors il ne faut pas que le cœur lâche avant l'addition.

(Monique donne un coup de coude à Bernard)

Bernard : Je plaisante. Pour les voitures, comment fait-on ? Pierrot nous emmène tous dans le fourgon de la poste ?

Pierrot : Je suis chez Chronopost maintenant !

Bernard : Super, on sera plus vite arriver au restaurant.

NOIR

(Retour du restaurant. Mamie et Clémentine entre en premier, suivi du reste de la famille. En queue de peloton, Marie qui marche doucement)

Mamie : Je crois que je vais aller me faire une bonne tisane avant de me coucher. Quelqu'un en veut ?

(Réponse collégiale) : Non, merci Mamie.

(Mamie part à la cuisine)

Clémentine : Pour demain, tout le monde est partant pour la journée ski ?

Monique : Très bonne idée, pas de soucis.

Christine : Ok, pour nous.

Bernard : Pierrot, une petite bière avant de se coucher ?

Pierrot : Non merci.

Bernard : Tu as raison, tu sais ce qu'on dit : « Kronenbourg à la poste, Chronopost à la bourre »

(Pierrot secoue la tête et Bernard se tape sur la jambe en rigolant)

Pierrot : Je crois qu'il est temps d'aller se coucher.

Christine : Tout fait d'accord. A demain tout le monde.

(Christine et Pierrot sortent par le couloir, suivi de Clémentine)

Clémentine : Eh bien, pareil pour moi. Bonne nuit à tous.

Monique : Bon. Eh bien je crois que c'est clair, il est l'heure de dormir. On y va Bernard.

Bernard : Vas-y, j'arrive. Je choisis un livre et je te rejoins.

(Monique sort et Bernard se dirige vers la bibliothèque. Il aperçoit Marie qui s'assoit difficilement sur une chaise)

Bernard : Qu'est ce qui t'arrive ?

Marie : C'est de ta faute, je me suis démis le dos en portant tes valises. Pierrot, m'avait soulagée tout à l'heure mais là, la douleur revient.

Bernard : Ah, si la poste se met à me piquer mon boulot, ça ne va plus aller ça. Je vais lui envoyer une lettre recommandée, moi !

(Bernard écarte les chaises de la table et demande à Marie de s'allonger dos à la porte de la cuisine)

Bernard : Bon, allez, reste debout, mais allonge ton corps sur cette table.

Marie : Je te préviens qu'il est hors de question que je te paye.

Bernard : Je ne fais jamais payer la famille.

Marie : Eh bien, je ne te connaissais pas aussi charitable.

(Marie s'installe sur la table. Bernard vient coller son bassin aux fesses de Marie)

Marie : Je ne te paye pas non plus en nature !

Bernard : Arrête de ronchonner et laisse-toi aller. Bon, je vais descendre mon pouce tout doucement le long de ta colonne vertébrale et quand tu sens la douleur, tu me le dis. On localise le problème et on le corrige. Tu es prête ?

(A cet instant, Mamie arrive de la cuisine. Elle avance de deux mètres, voit la scène, se tient la tête et s'en va en reculant, sans bruit)

Bernard : Alors, tu la sens-là.

(Marie fait non de la tête et Bernard descend son pouce de plus en plus en bas du dos de Marie)

Bernard : Et là, tu la sens ? Et là ? Ah, ah, je suis bientôt au bout, tu la sens-là ? Et là ?

(Mamie est sortie)

Marie : Aie ! Je la sens-là, c'est là.

(Bernard pose son coude sur le dos de Marie)

Bernard : Bien, tu inspires très fort et dès que je te le dis, tu expires. Prête ?

Marie : Ok.

Bernard : Inspire, inspire. Souffle !

Marie : Aie !

Bernard : Voilà, tu es toute neuve.

(Bernard reste collé à elle et lui masse les reins en rêvant)

Marie : Ça se passe, bien ?

Bernard : Ce n'est pas désagréable.

Marie : Ça ne te rappelle rien ?

Bernard : Mais de quoi tu parles au juste ?

Marie : De ce qui s'est passé, ici même, le soir de mes vingt-cinq ans.

(Bernard s'écarte et aide Marie à se relever)

Bernard : Je me demande ce que tu peux bien te rappeler, on était tous bourrés comme des coings !

Marie : Tu es sûr que tu ne te souviens de rien ? Rien, sur nous deux ?

Bernard : On en a déjà parlé une fois, il y a longtemps, et je te jure que je ne me souviens de presque rien.

Marie : Ah, presque rien ?

Bernard : Oui, bon. *(Il scrute autour de lui)* On a peut-être eu un petit rapprochement, mais alors, tout petit !

Marie : Ah, donc, tu te souviens.

Bernard : Mais non, c'est très vague. D'ailleurs, depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais autant bu. Et je te signale, que Monique n'est pas trop au courant de ce petit rapprochement.

Marie : Pas trop au courant. Ça veut dire quoi ? Elle sait qu'il s'est passé un petit quelque chose entre nous, ou pas ?

Bernard : Mais non, je n'allais pas tout lui raconter. J'étais avec elle que depuis une semaine. Et d'ailleurs, depuis, plus jamais de « petits rapprochements », avec qui que ce soit.

(Entrée de Monique sur la phrase de Marie)

Marie : Eh bien, la journée de demain promet !

Monique : Qu'est ce qui va se passer demain ? Et qu'est-ce que vous faites avec toutes les chaises au milieu de la pièce ?

Bernard : Ma chérie, tu connais la blague de la chaise ?

Monique : Non.

Bernard : Dommage, elle est pliante.

Marie : Il ne s'arrête jamais ! Bernard vient de me remettre le dos en place et je crois que la journée de demain au ski va être dure.

Monique : Justement, il faut dormir pour se reposer. Alors, tu viens Bernard ?

Bernard : J'arrive. A demain Marie.

Marie : Bonne nuit.

NOIR

(Petit déjeuner du lendemain. Marie est assise face au public, elle déjeune. Mamie arrive)

Mamie : Ah, tu es là.

Marie : Bonjour maman.

(Marie boit une tasse de café. Mamie lui tape sur le bras avec sa canne)

Mamie : Dis donc, tu ne t'es pas foutue de moi par hasard ?

Marie : Maman, qu'est-ce que tu racontes ?

(Mamie lui tape sur la tête)

Mamie : Ça va, pour toi tout se passe bien ? Ça fait longtemps que ça dure ce cirque ?

Marie : Ce cirque ?

Mamie : Tu n'as vraiment rien à me dire ?

Marie : Mais enfin, maman, de quoi tu parles ?

Mamie : De quoi je parle !

(Bernard et Monique arrive sans dire mot et regarde Mamie faire. Mamie mime Bernard derrière Marie sur le bord de la table, et ensuite se déplace au centre et fait des aller et venue avec le bas du ventre au centre de la scène, là où se trouvait Pierrot et Marie, la veille)

Mamie : Mais de ça. Et voilà. Et puis là aussi, et voilà.

(Bernard l'interrompt)

Bernard : Mamie, à votre âge, il faut vous ménager ! Si vous faites autant de gym tous les matins, vous allez bientôt faire les jeux olympiques !

(Mamie est très gênée)

Mamie : Ça va, ça va. C'était juste un petit dérouillage. Bon, je vais me faire du thé.

(Mamie part à la cuisine et dit en passant devant Marie)

Mamie : Il faut que l'on parle toutes les deux !

(Bernard et Monique s'assoient et déjeunent)

Monique : Eh bien, finalement, elle tient la forme. Elle avait l'air en colère, non ?

Marie : Je ne sais pas, je n'ai pas tout compris.

Bernard : Ton dos, ça va ?

Marie : Impeccable, merci.

Monique : Si j'ai tout compris, aujourd'hui s'est journée ski ?

Marie : C'est ça, Clémentine à tout organiser. Par contre, ce soir dès notre retour, réunion de famille.

Bernard : Ah enfin, on va parler de l'héritage.

Monique : Bernard, tu nous gonfles avec ça ! Et pourquoi cette réunion, Marie ?

Marie : C'est un peu compliqué à expliquer, on verra ce soir.

(Entrée de Christine et Pierrot)

Christine : Bonjour à tous.

Monique : Salut ! Venez, on va vous faire un peu de place.

Christine : Ne bougez pas. On a pris l'habitude de ne pas déjeuner le matin.

Bernard : Je comprends. A vingt-trois euros la visite, c'est un peu juste, vous avez dû supprimer un repas.

Christine : Déjà à fond, à ce que je vois, Bernard !

Bernard : Dis donc, Pierrot, c'est pas parce que ta femme ne gagne pas sa vie, que tu es obligé de faire des séances de chiropracteur au black.

Pierrot : Qu'est-ce que tu racontes ?

Marie : J'ai eu le malheur de lui dire pour le petit déblocage d'hier soir.

Pierrot : Ah, je comprends.

(Christine s'approche de Pierrot. Pierrot fait un signe « OUI » de la tête)

Christine : Eh bien moi, je ne comprends rien. Tu pourras m'expliquer ?

Bernard : Tu parles, les fonctionnaires passent leur journée à s'ennuyer, ils peuvent faire un deuxième boulot au black.

Pierrot : Tu en dis des conneries quand même !

Bernard : Mais ce n'est pas moi qui le dit, c'est vous ! Comment vous appeler une journée de grève à la poste ?

Pierrot : Je suis impatient de savoir.

Bernard : Une journée d'action, ça veut tout dire.

(Entrée de Clémentine avec ses skis)

Clémentine : Salut, tout le monde. Vous êtes prêts. N'oubliez pas les lunettes de soleil et les gants. Allez Hop, on se dépêche, départ dans dix minutes.

(Christine, Marie et Bernard retournent aux chambres)

Christine : On prend nos affaires et on arrive !

(Monique reste à table et sort une petite boîte pour se faire un pétard)

Clémentine : Tu ne viens pas tatie ?

Monique : Si, si, mais cool, il n'y a pas le feu.

(Clémentine regarde faire Monique et s'assoit avec elle)

Clémentine : Je rêve ou tu es en train de faire un joint ? Bernard est au courant que tu fumes ça ?

Monique : Il boit de l'alcool, des bières et se fume un petit cigare régulièrement, alors si je ne pouvais pas me faire un joint de temps en temps, ça serait un comble !

Clémentine : Waouh, trop forte ! Je savais que tu étais « love and peace », mais là, tu es vraiment super cool !

Monique : Enfin, si tu veux un conseil, ne touche jamais à toute cette saloperie, si tu peux t'en passer, tu ne t'en porteras que mieux.

Clémentine : T'inquiètes pas, tatie. Pas d'alcool, pas de tabac et encore moins de drogue, je veux être une enseignante sans défaut.

(Entrée de Mamie par la porte de la cuisine, elle a toujours l'air en colère)

Clémentine : Cache tout, tatie, voilà Mamie.

Mamie : Bon sang de bonsoir, ta sœur Marie m'en fait voir de toutes les couleurs ! *(Mamie s'assoit à table)* Roule-moi un petit truc, Monique.

Monique : Ok, maman. Mais qu'est-ce que t'a fait Marie ?

Clémentine : Mamie ! C'est un joint !

Monique : Laisse faire Clémentine, pourquoi penses-tu qu'on l'appelle Mamie « chonchon » ? Alors ? « chonchon » comme « chichon » !

Clémentine : Non, « chonchon », comme « chichon » ?

Monique : Et oui, on a fait une petite transformation quand toi et tes cousins vous êtes nés. Ta grand-mère allait vous chercher à l'école, alors t'imagines la tête de la maitresse « Alors Clémentine, tu viens avec Mamie « chichon » ? »

Clémentine : Mince, et moi qui croyait que s'était parce que Mamie ronchonnait toujours.

(Mamie dit en ronchonnant)

Mamie : Moi, je ronchonne toujours ? Tu as vu ça ou, toi ? Bon, c'est fini ces discussions ? Il arrive ce joint ?

Monique : Ça va, il arrive. Et alors, Marie t'a fait quoi ?

Mamie : Rien, rien, ce soir, cela sera plus clair après la réunion de famille.

Monique : Maman, c'est une blague cette réunion pour ton héritage.

Mamie : Mais non, ce n'est pas une réunion pour mon héritage, c'est ton grand bêta de mari qui s'est mis ça dans la tête. Mais tu verras, cette réunion est plus que nécessaire, Marie vous expliquera.

(Mamie se lève)

Mamie : Alors, on se le fume ce joint ?

(Monique se lève et avec Mamie se dirigent vers la porte d'entrée)

Monique : Allons-y. A tout de suite Clémentine. On sort, on ne fume jamais à l'intérieur.

(Mamie et Monique sortent. Clémentine prend son téléphone portable et se dirige face au public au centre de la scène)

Clémentine : Allo. Oui, c'est moi. Tu es bien arrivé. Super, oui, moi ça va. Oui, je vais parler de toi à ma mère, mais il faut aller doucement.

(Marie entre par le couloir des chambres, écoute et se retire sans bruit)

Clémentine : Oui, je suis bien avec toi, mais ma mère est possessive et je veux qu'elle t'accueille les bras ouverts. Oui, une fois la nouvelle annoncée, plus besoin de se cacher et on pourra passer beaucoup de temps ensemble. Peut-être même que tu pourras nous rendre visite au chalet demain. Moi aussi, je t'embrasse, à plus tard.

RIDEAU (Fin du premier acte)

ACTE 2

(Fin de la journée de ski. Retour au chalet après le repas pris dans une pizzeria. Marie, Pierrot et Monique sont assis à table, face au public, Mamie et Bernard sont sur le canapé, Christine est debout vers la bibliothèque. Clémentine est assise par terre contre le canapé avec son téléphone portable)

Monique : Epuisante, cette journée. En tout cas Clémentine, bravo, super organisation, rien n'a été laissé au hasard. On a bien fait de manger à la pizzeria ce soir. Cela a été vite finalement.

Christine : Et puis, ce n'était pas mauvais.

Clémentine : Bon, je crois que je vais vous laisser, j'ai rendez-vous avec des potes dans une petite boîte de la station.

Marie : Tu ne rentres pas trop tard ?

Clémentine : Mais non. Au fait demain matin au petit déjeuner, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Allez à demain.

(Clémentine sort)

Christine : Une grande nouvelle ? Quelqu'un sait quelque chose ?

Marie : Oui, je crois qu'elle a un petit copain et que c'est du sérieux. Je l'ai entendu au téléphone ce matin, *(Marie mime une jeune fille amoureuse)* elle disait « Je t'embrasse, à plus tard »

Bernard : Bonne nouvelle, au moins elle n'est pas gouine.

Monique : Bernard !

Marie : Pourquoi ? Parce qu'elle ne ramène pas de garçon à la maison, ma fille est homosexuelle ? Moi je pense qu'elle attendait de trouver son prince charmant, jeune et beau.

Bernard : Ah, quand on est jeune on rêve tous d'une princesse... Ensuite on retombe sur terre.

Monique : Merci Bernard !

Christine : Tu as encore raté une occasion de taire, mon cher Bernard.

Mamie : Bon, et bien moi je vais aller me coucher. Comme ça, vous allez pouvoir faire votre petite réunion.

Marie : Tu ne restes pas maman ?

Mamie : Non, non, on en parle demain matin au petit déjeuner. Je vous laisse entre vous.

Bernard : Mais enfin, Mamie. On ne peut pas parler de votre héritage sans vous !

Mamie : Ne t'inquiètes pas mon petit Bernard, vous n'allez pas parler de mon héritage. Je crois que cela va être beaucoup plus drôle, mais je te remercie de te faire autant de soucis pour ma santé.

(Mamie part dans sa chambre en mettant un grand coup de canne à Bernard en passant)

Monique : Là, Bernard, tu deviens pénible avec ça.

Christine : Une réunion, pourquoi alors ?

(Marie va chercher une lettre dans la bibliothèque et la pose au milieu de la table)

Marie : Une réunion pour savoir quel nom figure dans cette enveloppe.

Bernard : En fait, c'est un Cluedo, on cherche le coupable. Qui est l'assassin ?

Marie : C'est ça, on cherche le coupable, mais pas l'assassin.

Christine : Bon, Marie, tu nous expliques !

Marie : Tu te souviens de mon anniversaire dans ce chalet, celui de mes vingt-cinq ans ?

Christine : Oui, je me souviens de tes vingt-cinq ans, mais de la soirée, difficile, on était tous tellement bourrés. J'ai tellement honte de cette soirée, que moins on en parle, mieux c'est.

Marie : Oui, mais là, il faut que l'on en parle.

Bernard : Pour une fois, je suis de l'avis de Christine, on ne devrait pas se remémorer ce mauvais souvenir.

Marie : Ce mauvais souvenir ?

Bernard : Euh, ce n'est pas ce que je voulais dire. Simplement, c'est du passé c'est tout.

Marie : Peut-être, mais je vous signale que Clémentine a été conçu pendant cette soirée.

(Pierrot se gratte la tête)

Pierrot : Là, ça se complique.

Christine : Qu'est ce qui se complique, Pierrot ? Marie n'a jamais voulu dire à Clémentine le nom de son père, nous on respecte. Je ne comprends pas pourquoi on en parle aujourd'hui.

Marie : Parce que le nom du père de Clémentine est dans cette enveloppe.

Christine : Très bien. Mais je ne vois toujours pas en quoi cela nous concerne, c'est avec Clémentine que tu aurais dû faire cette réunion.

(Pierrot se gratte toujours la tête)

Pierrot : Là, ça se complique, vraiment !

Christine : Mais enfin, Marie, explique-toi, bonsoir !

Bernard : On devrait peut-être remettre cette réunion à plus tard !

Marie : il est très probable que le père de Clémentine soit dans cette pièce !

(Bernard se lève d'un bon)

Bernard : Oh là, là, ne tirons pas de conclusions hâtives. Un petit rapprochement ne donne pas forcément naissance à une mère !

(Monique regarde droit devant elle)

Monique : Bernard !

(Monique se lève tout doucement en s'appuyant sur la table. Bernard la regarde l'air très inquiet)

Monique : Bernard, tu peux m'expliquer ?

Bernard : Je crois qu'il est urgent de ne pas se presser.

Monique : Bernard, tu peux m'expliquer ?

Marie : En fait, Bernard et moi, ce soir-là, on a eu un petit écart de conduite qui aurait pu provoquer la naissance de Clémentine.

(Bernard fait signe avec deux doigts)

Bernard : Mais alors, un tout petit écart de conduite, hein.

(Pierrot regarde Marie)

Pierrot : On ne m'avait pas tout dit !

(Monique se dirige lentement vers Bernard et s'arrête devant lui)

Monique : Tu as couché avec ma sœur, ou pas ?

Bernard : Tout de suite les grands mots.

Monique : Tu as couché avec ma sœur, ou pas ?

(Bernard tord la tête)

Bernard : Je crois que, oui.

(Monique lui donne une grande claque qui le fait tomber sur le canapé)

Bernard : Une si grande claque pour un si petit coup.

Monique : Je ne t'ai pas mis une claque parce que tu as couché avec ma sœur il y a plus de vingt ans, mais parce que tu ne me l'a pas dit.

(Bernard se frotte la joue)

Bernard : Ca fait aussi mal, hein !

Monique : En plus, maintenant, on va lui dire quoi à Clémentine ? « Désolé Clémentine, ton oncle Bernard, quand il a bu, il dégaine plus vite que son ombre, donc c'est ton père ». Tu imagines la tête de la gamine ?

Marie : Enfin, il ne faut pas t'emballer si vite Monique. Si ça se trouve, ce n'est pas lui.

(A ces mots, Christine fait un bon et regarde en direction de Pierrot. Pierrot disparaît sous la table comme pour faire son lacet. Monique vient se rasseoir à côté de Pierrot)

Christine : Comment ça, pas lui ?

Bernard : Ah, tu vois chérie, tu t'emballes pour rien.

(Monique fait signe à Bernard de se taire)

Marie : Oui, il y a eu aussi un petit écart avec Pierrot.

Christine : Pierrot ?

(Pierrot répond d'une petite voix sous la table)

Pierrot : Oui, chérie.

(Christine se met à parler beaucoup plus fort)

Christine : Pierrot, viens ici !

(Pierrot se redresse tout doucement, se lève doucement et se dirige vers Christine. Quand il arrive à un mètre d'elle, il se met ses deux mains sur les joues)

Christine : Pierrot, approche !

(Pierrot approche tout doucement et Christine le saisit par l'oreille pour l'entraîner dans le coin sur le devant de la scène. Elle ne le lâche pas et Pierrot est sur la pointe des pieds)

Christine : Pierrot, tu peux m'expliquer ?

Pierrot : En fait, je ne me souviens de rien. C'est peut-être vrai. Mais je te rappelle que l'on n'était pas encore ensemble.

(Christine tire plus fort sur l'oreille)

Christine : Et alors ? Tu crois que c'est une raison suffisante pour m'avoir caché cela pendant toutes ces années ?

Pierrot : Aie ! Aie ! Non, je m'excuse, j'ai été bête de ne rien t'avoir dit.

Christine : J'espère que tu ne m'as rien caché d'autre d'important ?

Pierrot : Euh... On en parlera entre nous, chérie.

Christine : Très bien, on règlera cela plus tard.

Bernard : Que des privilégiés ces fonctionnaires, il n'a même pas pris de claques.

(Monique fait signe à Bernard de se taire et Pierrot se dépêche d'aller se raser en se tenant l'oreille. Christine se retourne vers Marie)

Christine : Alors, que fait-on maintenant. Ils ont tous les deux couchés avec toi, comment tu sais qui est le père ?

Marie : J'ai fait faire un test ADN des trois et la réponse est dans cette enveloppe.

Bernard : Un test ADN sans mon consentement, pas très légal cette histoire.

Monique : Tu en veux une autre ?

Christine : Alors, on l'ouvre cette enveloppe ?

Bernard : Moi, je pense qu'il serait mieux de l'ouvrir en présence de Clémentine.

Christine : Pour une fois, je suis assez d'accord avec le charlatan. On devrait attendre demain matin, pour ouvrir cette enveloppe. De toute façon, cela ne changera rien.

Monique : Ok pour moi aussi. Clémentine est quand même la première concernée.

Pierrot : Je pense aussi.

Marie : Très bien, si tout le monde est d'accord, on ouvre l'enveloppe demain matin. Ça vous laisse le temps de réfléchir à ce que vous allez dire. Plus personne n'a rien à dire, on peut lever la séance ?

Christine : Ok.

Bernard : Bien, fini les confidences. J'ai eu peur, pendant un moment j'ai cru que le livreur de colis allait nous dire qu'il avait emballé les trois sœurs !

(A ces paroles Monique lève la tête au ciel et Pierrot disparaît de nouveau sous la table)

Marie : Aie, aie, aie.

(Bernard se lève d'un bon)

Bernard : Monique !

(Monique toujours les yeux au ciel répond avec une toute petite voix)

Monique : Oui.

Bernard : Monique !

Monique : oui.

Bernard : Mais enfin, c'est quoi ce bordel ?

Marie : Là, moi je n'y suis pour rien.

Bernard : Monique !

Monique : Oui, bon ben ça va, on ne va pas en faire un film non plus. J'ai couché avec Pierrot deux ans avant de sortir avec toi. Y a pas mort d'homme.

Bernard : Monique ! Quand même ! Mais tu ne me l'a jamais dit !

Monique : Mais, tu ne me l'as jamais demandé !

Bernard : Mais comment je pouvais me douter d'un truc pareil ? Je connais le slogan « bouger avec la poste », mais là, quand même !

Monique : Ok, c'est bon, ça fait un partout. Sauf que moi, je n'ai pas fait un gosse avec mon beau-frère ! Tu as encore quelque chose à dire, Bernard ?

(Bernard se rassoit, l'air abattu)

(Christine face au public a l'air très en colère, les bras croisés)

Christine : Pierrot !

(Pierrot répond d'une petite voix sous la table)

Pierrot : Oui.

Christine : Pierrot, ici tout de suite.

(Pierrot réapparaît sur la table doucement. Il se lève et se dirige vers Christine. A un mètre d'elle, il se met les mains sur la figure pour se protéger les joues et les oreilles)

Pierrot : Oui.

(Christine l'attrape par le nez et le traîne sur le devant de la scène)

Christine : Tu peux m'expliquer pourquoi je ne suis pas au courant ?

(Pierrot parle nez bouché)

Pierrot : J'ai juste oublié de te le dire, mais c'était bien avant de te connaître.

Christine : Qu'est-ce que tu dis ?

Pierrot : Aie, aie. J'ai juste oublié de te le dire, mais c'était bien avant de te connaître.

(Christine le lâche)

Christine : Pardon ?

Pierrot : J'ai juste oublié de te le dire, mais c'était bien avant de te connaître.

(Pierrot dit en aparté à Christine)

Pierrot : Et puis, si je suis avec toi, c'est que tu es la meilleure des trois !

(Christine est flattée et se passe la main dans les cheveux)

Christine : On va dire ça.

Bernard : J'ai toujours dit que sa femme le menait par le bout du nez.

Marie : Là, je crois que l'on va vite aller se coucher avant que Bernard nous annonce qu'il a couché avec Christine.

(Bernard se lève et se frotte les mains en souriant. Christine regarde Bernard en levant le doigt)

Christine : Même pas en rêve, Bernard !

Marie : Bien, tout le monde au lit, rendez-vous demain matin au petit déjeuner.

(Tous se lèvent et se dirigent vers les chambres)

NOIR

(La lumière se rallume à moitié, il est deux heures du matin. Bernard apparaît en caleçon tout doucement et va s'asseoir à la table face au public. Il prend la lettre et la tourne dans tous les sens)

Bernard : Putain, quelle merde !

(Bernard tourne l'enveloppe et la lève en l'air comme pour lire à travers. Arrivé tout doucement de Pierrot en caleçon. Il reste derrière Bernard)

Bernard : Impossible de fermer l'œil à cause de cette foutue enveloppe. Allez, je l'ouvre.

Pierrot : Non, non, non.

Bernard : Oh, purée tu m'as fait peur. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Pierrot : La même chose que toi. Il est deux heures du matin et une petite chose m'empêche de dormir !

Bernard : On en a fait quand même, des fêtes ou l'on était complètement bourrés, mais là, c'est le bouquet.

Pierrot : C'est vrai que l'on participait à tous les bons coups, je suis sûr que je ne me souviens pas de toutes les fêtes.

(Pierrot vient s'asseoir à côté de Bernard)

Bernard : Mais tu te rends compte de la catastrophe, si Clémentine est ma fille ?

Pierrot : Et alors ? Toi ou moi, cela change quoi ? On l'adore tous cette gamine.

Bernard : Mais oui, on l'adore tous, mais elle va être « professeur des écoles » !

Pierrot : Je ne vois pas le rapport ?

Bernard : Tu me vois, moi, père d'une fonctionnaire !

Pierrot : Bernard ! On se connaît depuis que l'on a seize ans, et si j'ai bonne mémoire, à cet âge-là, tu voulais être commissaire de police, comme « Maigret ». Donc un fonctionnaire.

Bernard : Heureusement, j'ai changé d'avis.

Pierrot : Tu n'as pas changé d'avis, tu as raté les épreuves physiques du concours, parce qu'à cette époque tu étais, euh... Déjà un peu enveloppé.

Bernard : Je te remercie.

Pierrot : Mais c'est la vérité, tu t'es démonté l'épaule en lâchant la corde à 3 mètres de haut.

Bernard : C'est bon, je m'en rappelle !

Pierrot : Et qui t'a emmené chez le rebouteux du coin pour te faire remettre en place. Eh bien, c'est moi. En plus, en sortant de chez lui, tu as dit « voilà le métier que je veux faire ».

Bernard : Tu vas te faire engueuler, toi, si je dis à ta femme que c'est grâce à toi que je gagne le double qu'elle.

Pierrot : Ce que je veux dire, c'est que si cette gamine est de toi, tu changeras d'attitude et tu sauras être un bon père.

Bernard : Tu crois ?

Pierrot : Certain.

Bernard : Dis Pierrot, Monique et toi, euh... Depuis que je suis avec Monique...

Pierrot : Elle t'a dit que c'était bien avant votre histoire, et en plus elle et moi ça ne collait pas.

Bernard : Je me méfie, je ne voudrais pas que Ludovic soit le fils du facteur !

Pierrot : Allez, tu es épuisant. Pose cette enveloppe, on verra demain.

(Pierrot et Bernard retournent se coucher)

NOIR

(Monique et Christine sont debout en train d'installer la table du petit déjeuner)

Christine : Eh bien, quelle soirée !

Monique : Tu m'étonnes, Bernard a tourné toute la nuit. Je pense qu'il n'a pas fermé l'œil.

Christine : Apparemment, ce matin, personne n'est pressé de se lever.

Monique : On se demande bien pourquoi !

(Christine pose l'enveloppe sur un verre)

Christine : Je pense que Pierrot non plus, ne va pas être très frais ce matin. Tiens, la lettre, on va la poser bien en vue, ici, histoire de leur saper un peu plus le moral.

(Monique fait une pause dans l'installation du déjeuner et s'assoit)

Monique : Tout de même, Marie est un peu gonflée de nous annoncer ça, comme ça.

Christine : Comment voulais-tu qu'elle nous le dise ?

Monique : Elle aurait déjà pu en nous en parler individuellement, à toi et moi.

(Christine s'assoit également)

Christine : Ça aurait changé quoi ?

Monique : Ça aurait changé, que je n'aurais pas appris devant tout le monde que mon mari avait couché avec ma frangine.

Christine : Je te rappelle, que pour moi s'était pire. C'est avec les deux sœurs, qu'il a couché.

Monique : Oui, mais moi je ne compte pas. C'était bien avant votre histoire, et puis Pierrot et moi, ce n'était pas le pied.

Christine : Pourtant, vous vous entendez bien quand on se voit.

Monique : C'est vrai, on aime se voir de temps en temps, mais tout le temps, ce n'est pas possible.

Christine : Tant mieux.

(Monique dit cette phrase en rêvant)

Monique : Enfin, il y avait quand même un point ou s'était pas mal.

Christine : Oh là, tu parles de ce que je pense.

Monique : Oui, ton homme au lit, il est pas mal.

Christine : On se calme. Je suis sûr que ton Bernard n'est pas mal non plus ?

Monique : Rien à voir.

Christine : Ah bon, à ce point ?

Monique : Quoi, j'espère quand même, que tu te rends compte de la chance que tu as d'avoir, euh comment dire... Un mec plutôt, euh... « Bien monter » quoi !

Christine : Monique, je t'en prie. Pas de ce genre de discussion entre nous. Tout de même. *(Un silence puis Christine enchaine avec une petite voix)* Parce que Bernard n'as pas autant... Euh... D'avantage.

Monique : A non, rien à voir. Bernard est très bien aussi. Tu sais très bien que le plaisir n'est pas proportionnel à la taille.

Christine : Heureusement, sinon il y aurait beaucoup de femme insatisfaites !

Monique : Oui, c'est sûr. C'est sûr. Mais tout de même, faire du poney toute l'année alors qu'il y a des femmes qui font du cheval, c'est...

Christine : Monique stop. Nous n'allons pas débattre des performances amoureuses de nos maris. En plus, moi je ne peux pas comparer Bernard et Pierrot.

Monique : Oh, tu as l'air déçu de ne pas avoir couché avec Bernard ?

Christine : Pas du tout. Enfin, je suis quand même la seule qui n'est pas couché avec les deux.

Monique : Garde ton Pierrot, il est très bien.

(Christine dit cela en rêvant)

Christine : C'est l'homme de ma vie. Même si...

(Monique regarde Christine en penchant la tête)

Monique : Même si ?

(Christine rêve toujours)

Monique : Non, tu as eu des amants ?

Christine : Tout de suite les grands mots. Mais non...

Monique : Ah !

(Christine secoue la tête)

Christine : Des amants... Juste un.

Monique : Non !

Christine : C'est Pierrot que j'aime, mais je ne le savais pas encore. C'était au début que j'étais avec Pierrot, j'ai rencontré un garçon, qui faisait de la peinture de nus à ses heures perdues.

Monique : Non !

Christine : J'espère que tu tiendras ta langue, je n'ai jamais raconté cette histoire à personne. Il m'a invité chez lui et j'ai décidé de poser nue pour lui juste avec un petit chien en peluche pour cacher ma plus stricte intimité.

Monique : Non !

Christine : Il m'a peint. Les séances ont duré quinze jours, et à la fin de chaque séance, on faisait l'amour comme des bêtes. Mais au bout de quinze jours, je me suis rendue compte que c'était juste physique et que c'était Pierrot que j'aimais, alors je ne l'ai plus jamais revu.

Monique : Non !

Christine : J'ai vu qu'il faisait des expositions de peintures amateurs un peu partout dans la région. Il a même exposé mon tableau. Heureusement le corps était ressemblant, le visage un peu moins.

Monique : Non !

Christine : Oh, tu sais dire autre chose que : Non !

Monique : Non ! Là, je suis scotché, toi qui étais ma sœur modèle.

Christine : Oui, ben c'est bon, je ne veux pas être le modèle de tout le monde !

Monique : Enfin, tu peux compter sur moi, je n'en dirais jamais un mot.

Christine : Mais, j'y compte bien. Bon, on finit d'installer le petit déjeuner, je pense que ça ne devrait pas tarder à bouger.

Monique : Alors, il manque le sucre, les serviettes et le jus d'orange.

Christine : Allons-y.

(Christine et Monique sortent par la porte de la cuisine)

(Pierrot arrive et s'installe face au public à table. Il commence à déjeuner)

(Après quelques instants, Mamie entre)

Mamie : Bonjour Pierrot, bien dormi ?

Pierrot : Bonjour. Je suis sûr que c'est une plaisanterie et que vous saviez ce que Marie voulait nous dire hier soir.

Mamie : Tout à fait. Elle aurait dû faire cette réunion depuis bien longtemps. Je meurs de faim. *(Mamie s'installe à gauche de Pierrot)* Mais c'est l'enveloppe, vous ne l'avez pas ouverte hier soir ?

Pierrot : Non, on a décidé de l'ouvrir avec Clémentine.

Mamie : Bonne idée. Donc, on ne sait toujours pas. Tu bois du café toi, maintenant ?

Pierrot : Très drôle. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je crois qu'il va m'en falloir des litres pour tenir aujourd'hui.

Mamie : Et Christine, elle pense quoi de toute cette histoire ?

Pierrot : Disons que, le fait que je n'ai rien dit pour Marie, elle arrive à peu près à le comprendre, vu que l'on était tous bourré, mais le coup de Monique, elle l'a en travers de la gorge.

Mamie : Comment ça, le coup de Monique ?

Pierrot : Ah ! Oui, c'est-à-dire que j'ai eu une relation avec Monique. Mais bien avant Christine. Et, elle ne comprend pas pourquoi je ne lui en ai pas parlé.

Mamie : Mais dis donc, l'ami Pierrot est un chaud lapin.

Pierrot : Mamie ! Vous n'allez pas remplacer Bernard. Et vous, vous en pensez quoi de l'histoire de Marie ?

Mamie : J'en déduis que l'alcool est un très mauvais moyen de contraception !

(Entrée de Bernard qui va tout droit s'asseoir sur le canapé)

Bernard : Bonjour.

Mamie : La nuit a été difficile mon petit Bernard ?

Bernard : Bof !

(Monique et Christine reviennent de la cuisine avec ce qu'il manque sur la table. Monique va s'asseoir à droite de Pierrot et Christine va rejoindre Bernard sur le canapé)

Monique : Bonjour.

Mamie : Ton mari n'a pas l'air en forme ?

Monique : Il est en état de décomposition avancée. Et toi, Pierrot, ça va ?

Pierrot : Dur ! Un peu sur les nerfs.

Mamie : Pourtant je trouve ça génial moi ! L'un de vous deux va récupérer une fille, et en plus elle est déjà élevée.

Pierrot : Moi, ce qui m'inquiète le plus, c'est ce que va penser Clémentine !

Mamie : Dis donc, Monique, tu ne m'avais jamais parlé de ton petit coup avec Pierrot !

Bernard : Ah non, on ne va pas remettre ça ! Vous voulez ma mort à la fin.

(Christine se lève et se met à côté du canapé et Mamie va s'asseoir sur le canapé à côté de Bernard)

Mamie : Dis donc mon petit Bernard, si tu penses mourir, il faudrait peut-être que l'on fasse une petite réunion pour ton héritage.

Bernard : Très drôle !

Monique : Je ne t'en ai jamais parlé car cela n'a pas duré longtemps, et puis s'est tout. C'était un petit secret sans conséquence entre Pierrot et moi.

(Entrée de Marie qui s'assoit à table où était Mamie)

Marie : Bonjour à tous. Ça va ? Je meurs de faim.

Monique : Eh bien, tu as l'air en forme ?

Marie : J'ai dormi, comme un bébé.

Pierrot : Tu as le sens de l'humour.

Marie : Désolée, ce n'était pas volontaire.

Monique : Clémentine n'est pas levée ?

Marie : Je l'ai entendu au téléphone dans sa chambre, je pense qu'elle ne va pas tarder.

(Christine se rapproche de la table et s'adresse à Pierrot)

Christine : Alors, le « Don Juan » de la poste a eu du mal à dormir ? Ou plutôt devrais-je dire, « L'étalon » de la poste.

Pierrot : Je crois que la journée va être très dure ! Chérie, encore mille excuses pour avoir oublié de te raconter ma vie amoureuse avant toi.

(Bernard se lève d'un bond)

Bernard : Comment ça, ta vie amoureuse ? Tu m'as dit que Monique et toi ça ne collait pas et maintenant tu nous parles d'amour. Je crois que le postier est en train de se transformer en meunier, et qu'il me roule dans la farine.

(Pierrot se lève brusquement)

Pierrot : Bernard, ferme là. Tu nous saoules avec tes remarques pourries. Si tu la ramènes encore, je t'en colle une.

(Bernard et Pierrot se regardent et ils s'assoient tous les deux)

Christine : Mon chéri, c'est décidé. Tu vas boire du café tous les matins.

Monique : Bon, on se calme. Tout le monde est un peu tendu, et c'est normal. La situation va s'apaiser dès que l'on aura ouvert cette foutue lettre.

Christine : J'espère, car l'atmosphère est un peu tendu depuis hier.

(Entrée de Clémentine)

Clémentine : Salut tout le monde. Ça va ? Oh, vous en faites des têtes. Quelqu'un est mort ?

Bernard : Je dirais plutôt, quelqu'un est né !

Christine : Ce petit humour nous manquait déjà ! Bon, maintenant que tout le monde est là, on l'ouvre cette lettre.

Clémentine : Quelle lettre ?

Christine : Celle-ci. D'après ta mère, ça bouleverser un peu la famille.

Clémentine : Une mauvaise nouvelle ?

Christine : On ne peut pas dire ça. Disons que cela va rappeler à certain ce que veut dire le mot « responsabilité ».

Monique : Disons que c'est une bonne nouvelle, difficile à avaler.

Clémentine : Bon alors, si ce n'est pas une « super » nouvelle, on commence par ma nouvelle à moi.

Pierrot : C'est ça, allons-y par palier !

(Clémentine ne tient pas en place et se lance dans son explication)

Clémentine : Alors, comment dire, c'est dur à annoncer sans raconter toute l'histoire.

Pierrot : Raconte Clémentine, on n'est pas pressé, prends ton temps !

Marie : Moi, je crois que je me doute de quelque chose !

Clémentine : J'en étais sûr, les mères sentent lorsqu'il se passe quelque chose d'intense chez leur enfant. Donc, je raconte. En fait, tout à commencer au mois de juin dernier. Vous savez que je fais toujours des recherches pour retrouver mon père, et que cela me tiens à cœur.

Bernard : Ma petite Clémentine, je crois que tu vas bientôt avoir du temps libre !

Monique : Continue Clémentine.

Clémentine : Donc, j'étais au centre régional des archives de presse de Lyon, pour voir si je trouvais quelque chose, un nom, parmi ceux que vous avez pu me donner et qui sont censé avoir participé à votre petite fête. Au fait, vous savez que j'ai déjà retrouvé 3 gars, mais les tests ADN n'ont rien donné.

Marie : Tu ne m'avais jamais dit que tu avais fait des tests ADN ?

Bernard : Cà, c'est bien un de truc de mère en fille !

Clémentine : Non, cela n'a jamais rien donné. Mais ce n'est pas le problème. Donc, alors que je faisais des recherches, je tombe sur un gars, un peu plus vieux que moi, qui recherchais quelqu'un de sa famille.

Marie : Et alors, il t'a tapé dans l'œil !

Clémentine : Qui ça ? Le gars qui cherchait sa famille ?

Marie : Oui.

Clémentine : A non, pas super comme mec.

Marie : Clémentine, tu sais que je n'aime pas que tu parles comme cela des garçons.

Clémentine : Ok, pardon. Mais, par contre, il était avec un copain, un vrai cheval de course.

Christine : Ah ce que je vois, dans la famille on aime bien faire du cheval !

Clémentine : Ah bon !

Monique : Laisse tomber, continue Clémentine.

Clémentine : Donc, j'essayais de croiser le regard du gars, mais rien à faire, il ne faisait pas attention à moi. Et puis, plus de nouvelle, jusqu'au mois de septembre. Et là, qui je vois arriver dans mon amphithéâtre, lors du premier cours de l'année, le beau mec. Elle était dans la même promotion que moi. Le pot !

Marie : Et donc, tu l'as dragué.

Clémentine : Oui, mais rien à faire, il était coriace le garçon.

Monique : Comment tu as fait, alors ?

Clémentine : Fin septembre, un intervenant extérieur, un beau mec de cinquante ans, dit qu'il allait former des groupes de deux pour le TP du mois d'octobre. Alors, j'ai sauté sur l'occasion et j'ai été voir cet intervenant pour le convaincre de me mettre avec le gars en question. Et c'est là que tout est arrivé.

Bernard : Tu t'es pécho le jeune mec !

Monique : C'est quoi ce langage, Bernard ?

(Bernard montre l'enveloppe)

Bernard : Ben quoi, j'essaye de communiquer avec Clémentine, au cas où !

Pour connaître la fin de la pièce (17 pages), merci de me contacter : pascal.guillemaud@gmail.com

Retrouvez toutes mes pièces sur : theatretcomedie.wifeo.com

	Bernard	Christine	Marie	Mamie	Pierrot	Monique	Clémentine	Francis	
Acte 1	68	35	90	69	35	24	29	0	350
Acte 2	78	103	44	29	64	71	49	31	469
	146	138	134	98	99	95	78	31	819

Texte déposé chez un notaire.